

Dimanche 9 septembre

Luc 14, 25-33

Sophie Reymond
Lausanne

S'engager à la suite du Christ, à quel prix ? Qu'est-ce que signifie devenir disciple du Christ ? Au premier abord, dans ce texte, rien de bien... engageant. On aurait préféré une logique, ou des motifs positifs à la source de l'engagement : s'engager par amour, par générosité, ou encore de manière projective, par dynamisme, une mobilisation des énergies... On aimerait entendre parler de tendresse et de miséricorde, on entend parler de renoncement. Mais à force d'arrondir les angles d'une certaine radicalité évangélique, à force de compromis –voire de compromission, ou au contraire, par quelque peur, on risque bien de passer à côté. Or, ce genre de paroles, venant du Christ, si dures au premier abord qu'elles soient, ne sont pas moins « dignes de confiance » (cf. 1 Tim 1,15).

Dans les premiers versets (v. 26-27), il y est question d'une préférence au sein des relations humaines. Préférer le Christ à son père, mère... , comme s'il s'agissait de liens de même nature qu'il faudrait hiérarchiser, mettre en concurrence, voire exclure. C'est plutôt choquant.

Puis nous sont donnés deux exemples :

1. Celui d'une construction dont il est plus sage de s'assurer au préalable si les moyens sont à disposition pour la réaliser, faute de quoi le projet sera inabouti, et le constructeur objet de quolibets et ricanements.
2. Celui d'un roi évaluant ses forces guerrières, afin qu'il puisse choisir de partir en guerre en étant à peu près sûr de la victoire, ou plutôt de demander la paix, et donc se soumettre à plus fort que lui.

À chaque partie, sa conclusion :

- « Celui qui ne porte pas sa croix (un fardeau) et ne marche pas à ma suite ne peut pas être mon disciple »
- « De la même façon, quiconque parmi vous ne renonce pas à tout ce qui lui appartient ne peut être mon disciple ».

Une idée commune à tout cela : celui d'une prise de conscience du sérieux de l'engagement, d'un appel à la responsabilité, d'une adhésion. S'engager à la suite du Christ n'est pas une chose légère, et si je ne suis pas la source de l'engagement, je suis bien appelé à y engager mes forces, sachant que je ne sais pas jusqu'où cela conduira, sachant aussi que ce peut-être jusqu'au bout.

Reste que les deux exemples, celui de la construction et du roi, laisse comme un sentiment de malaise : s'agit-il vraiment d'une évaluation rationnelle des moyens et possibilités, d'une sage, lucide, réaliste pesée des forces en présence, du possible réalisable ? Ne pressent-on pas que s'engager à suivre le Christ, Dieu merci, obéit aussi à une tout autre logique ?

N'est-ce pas aussi en contradiction avec d'autres textes plaçant la suivance du Christ sous le signe de l'urgence, d'une spontanéité spirituelle ? Et si, tout d'un coup, je dois m'apercevoir, évaluer qu'après tout, non, je ne peux pas être disciple du Christ, je ne peux pas « porter ma croix », en somme que l'entreprise serait trop risquée, incertaine quant au résultat, que je « n'ai pas de quoi aller jusqu'au bout », que mes forces sont trop limitées ? Ne serait-ce pas alors sagesse que de renoncer... à être disciple du Christ ? En même temps, se pose tout de même bien la question de savoir si l'on désire vraiment réaliser, mettre en œuvre cette suivance, faute de quoi l'appel initial se perdra dans le désert au lieu d'édifier.

-« préférer », ou, plus littéralement, « haïr » son père, sa mère... Il ne s'agit évidemment pas des personnes qui alors échapperaient au commandement de l'amour du prochain, et singulièrement de l'honneur dû au parent, mais du risque de fermeture « à la transcendance et au prochain » que ces liens familiaux peuvent engendrer.

Nous savons bien que certains liens, pour le dire de manière plus moderne, peuvent devenir aliénants, freiner notre liberté d'être et d'agir. D'ailleurs, il vaut peut-être mieux partir du dernier et ultime trait mentionné par Luc pour mieux comprendre : l'attachement à « sa propre vie », ce soi-même auquel va spontanément toute notre préférence (quitte d'ailleurs à ce qu'elle se manifeste sous la forme du manque d'estime de soi). Et compléter par ce qui est dit au v. 33 : l'attachement « à tout ce qui (m')appartient », auquel il convient de « préférer » l'attachement à une vie qui appartient au Christ, qui se laisse enseigner et conduire par lui.

« Préférer » n'est pas ici un « sentiment », mais un « acte » de séparation : la suivance du Christ conduit à « quitter », à quitter ce soi-même pour soi-même, ce qui ne signifie pas moins ou plus aimer, mais aimer de manière ouverte, non déterminée par mon propre fond, et par là même aventureuse. Il se peut bien que ce « quitter » conduise effectivement, pour l'un ou l'autre, ou suivant tel objet particulier (relation humaine, biens, responsabilité...) à une séparation concrète, à une rupture avec un passé, et pour certains, jusqu'au martyre. Ainsi en va-t-il pour Philémon (Phm v. 9-17) : Paul l'invite à porter un regard différent sur son esclave fugitif Onésime : à le reprendre éventuellement (sans lui appliquer la sanction habituelle), quoi qu'il en soit à le considérer comme un « frère dans le Seigneur » ; non seulement « en tant qu'homme », mais aussi en tant que « chrétien ». En cela, Philémon n'est-il pas conduit à quelque 'perte de lui-même' ?

« Les garanties du disciple, c'est de ne pas en avoir, d'être parfaitement allégé, désencombré de tout ce qui pourrait retarder sa marche derrière Jésus, c'est ne plus être chargé que d'un seul poids : le poids de la croix de Jésus », celui de l'amour. Tel est l'exemple du Christ qui, dans sa « préférence » pour le lien qui l'unissait au Père, n'en a pas moins, mais davantage aimer, selon Dieu, tout être humain : un « détachement qui est comme l'envers de l'amour ».

L'hymne christologique de Ph le dit à sa manière lorsqu'il parle de la kénose et de l'obéissance du Christ. De même aussi : « De riche qu'il était, il s'est pauvre pour (nous) enrichir de sa pauvreté » (2 Cor 8,9). Dans le cadre de la parabole de la construction, si l'accent est bien à mettre sur une sagesse du constructeur, cela nous dit quelque chose sur la détermination de Dieu à mener à bout son projet. « C'est pourquoi il n'engage que des ouvriers et des soldats prêts à tout quitter pour le servir ». Dans le cas du roi, il s'agit moins de volonté que de puissance. À évaluer avec sagesse. En tout ceci, « il y a une redoutable cohérence dans le radicalisme

évangélique de Luc : le pouvoir d'être son disciple dépend, du côté humain, d'un renoncement au pouvoir, que ce soit le pouvoir de l'argent, de la naissance, de l'appartenance religieuse ou des armes ».

Par ailleurs, ce texte rend attentif à une suivance inscrite dans la durée, ce qui ne va pas sans heurter quelque peu la mentalité actuelle. Oui, il y faut bien tout de même bien de la persévérance, de la patience, de l'espérance, celles de la foi. S'il est vrai que la suivance du Christ engage et mobilise tout notre être, qu'il s'agit de faire comme si, en vérité, tout dépendait de nous, il n'en reste pas moins qu'à un autre niveau, tout dépend de Dieu, d'une appartenance fondamentale à ce qui ne m'appartient pas, est au-delà de mes forces, une sagesse venue d'en haut.